

LA NAISSANCE DES PARTIS POLITIQUES A ATHENES AU TEMPS DE PERICLES.

Dans la première partie de l'*Athenaion Politeia*, Aristote, rappelant les principales étapes de l'histoire d'Athènes et de l'établissement de la démocratie athénienne, est souvent amené à évoquer l'existence de véritables partis politiques. Et même lorsque les groupes qui s'opposent se désignent eux-mêmes par des noms géographiques, comme ce fut le cas à la veille de la prise du pouvoir par Pisistrate, il éprouve le besoin de traduire en termes politiques ces différentes dénominations (¹).

On a depuis longtemps démontré que, ce faisant, Aristote plaquait sur la réalité de l'Athènes archaïque les conditions de son époque. Il devient dès lors intéressant de tâcher de préciser le moment où se sont réellement affrontés des partis, c'est-à-dire des groupes d'hommes rassemblés par des intérêts communs et une même idéologie.

Un texte à cet égard mérite d'être examiné de plus près : c'est un passage de la vie de Périclès de Plutarque, dans lequel celui-ci rappelant le conflit qui opposa Périclès à Thucydide d'Alopékè dit à propos de ce dernier : « il ne laissa pas ceux qu'on appelait les gens de l'élite s'éparpiller et se confondre comme auparavant dans le peuple où leur prestige était éclipsé sous le nombre ; il les en sépara et, ramassant ensemble la puissance de tous, il lui donna du poids et redressa ainsi le fléau de la balance. Jadis, c'était une sorte de paille cachée, comme celle du fer, qui marquait la différence entre les deux partis démocratique et aristocratique, mais la lutte et la rivalité de ces deux hommes déterminèrent une coupure très profonde qui sépara les deux groupes désormais appelés, l'un le peuple, l'autre la minorité (*Périclès*, II, 2-3).

L'affirmation de Plutarque est-elle exacte, et a-t-on d'autres moyens de la vérifier, c'est ce que nous allons essayer de démontrer dans les lignes qui suivent. Une première remarque s'impose d'abord : qui dit partis politiques dit aussi groupes antagonistes et groupes conscients de l'opposition de leurs intérêts. Or il est bien certain que la politique athénienne est longtemps restée entre les mains d'une minorité, les chefs des clans aristocratiques, qui pouvaient s'opposer entre eux pour le contrôle de la cité, mais qui ne représentaient pas des groupes sociaux antagonistes. Le premier événement politique d'importance dans l'histoire d'Athènes, la conspiration de Cylon, est en réalité

(1) *Athenaion Politeia*, XIII, 4-5 ; cf notre article *Classes sociales et Régionalisme à Athènes au début du VI^e siècle*, dans *L'Antiquité classique*, I. XXXIII, 1964, p. 401 sqq.

la tentative d'un jeune aristocrate pour s'emparer de la cité avec l'aide du tyran de Mégare. Si Mégaclos, pour lutter contre lui, a dû faire appel au *démos*, celui-ci a joué le rôle de force d'appoint et l'initiative de la lutte n'est pas venue de lui. (2)

La première apparition du *démos* en tant que force politique réelle dans la vie d'Athènes se place au moment de l'archontat de Solon. Mais les poèmes de celui-ci ne laissent planer aucune équivoque quant à ce qui l'avait amené à se dresser contre les Eupatrides : c'était la crainte de tomber en esclavage d'abord, le manque de terre ensuite ; nulle revendication politique ne venait renforcer ce qui n'aurait été qu'une insurrection de la misère, si Solon en accordant au *démos* une partie de ce qu'il désirait n'avait réussi à préserver la paix de la cité. C'est précisément le caractère partiel des réformes de Solon qui explique quelques années plus tard la reprise de l'agitation et la venue au pouvoir de Pisistrate. Mais le tyran, s'il appuya sur le *démos* et lui accorda de substantiels avantages, entendait bien garder pour lui seul l'autorité dans la cité (3).

Avec Clisthène, les choses changent quelque peu. Ce n'est pas ici le lieu de revenir sur l'importance du personnage et la nature des réformes qu'il entreprit à Athènes et qui devaient avoir une telle importance dans l'histoire de la cité (4). Un fait demeure certain : si Clisthène choisit de « faire entrer le *démos* dans son hétéairie », c'est que le poids de celui-ci ne pouvait plus être négligé. Mais s'il lui donna les moyens d'exercer désormais le pouvoir souverain, ce n'était pas pour satisfaire à des revendications précises, non plus qu'au nom d'un idéal démocratique. Dans un contexte intellectuel, politique et social particulier, Clisthène établissait entre les citoyens athéniens l'*isonomie*, condition première de l'apparition de la démocratie. Mais il restait encore à cette démocratie à devenir une réalité.

Or il est bien certain qu'il fallut pour cela plus d'un demi-siècle. Les luttes politiques qui marquèrent le début du siècle et virent pour la première fois entrer en application la loi sur l'ostracisme (5) ressortissent encore du type traditionnel des luttes de faction entre chefs de clans aristocratiques. La présence parmi eux d'un homme nouveau comme Thémistocle n'infirme pas cette remarque générale : à une époque où entre le noble et l'aventurier la frontière n'est pas très nette (cf les deux Miltiade) il est relativement facile de se créer une noblesse, ce que ne manqua pas de faire d'ailleurs Thémistocle (6) et si le danger perse d'abord, le danger spartiate ensuite deviennent les thèmes à propos desquels se font les clivages et se développent les antagonismes, ce sont encore des questions d'intérêt privé, plus que d'intérêt général qui les déterminent.

(2) THUCYDIDE I, 126, 3 sqq., HERODOTE V, 70, 2 ; cf L. MOULINIER, *R.E.A.*, 1946, pp. 182 et sqq. Cf. MOSSE, *La tyrannie dans la Grèce antique*, pp. 51-2.

(3) *Ibid.*, 67.

(4) cf P. LEVEQUE et P. VIDAL NAQUET, *Clisthène l'Athénien*, Paris, 1964.

(5) ARISTOTE, *Athénion Politia*, XXII, 4 : il s'agit de l'ostracisme d'Hipparchos, du dème de Kollytos, tenu pour « ami des tyrans ».

(6) PLUTARQUE, *Thémistocle*, I, 4.

Déjà cependant les conditions sont en train de changer. Car si Thémistocle a pu avoir des raisons personnelles de mener une lutte acharnée contre le grand Roi, ses raisons rejoignent l'intérêt du *démos* athénien, et la victoire sur les Perses est ressentie comme une victoire *nationale* par tous les Athéniens. De même quand Cimon élabore une grande politique égéenne qui annonce celle de son adversaire Périclès, c'est certes parce qu'il a des intérêts en Chersonèse, mais ce faisant, il agit aussi au mieux des intérêts du peuple athénien pour lequel la possession et le contrôle des détroits est une nécessité vitale. C'est pourquoi Périclès, qui sanctionne ce rôle croissant du *démos*, après les lois d'Ephialtès privant l'Aréopage de ses pouvoirs au profit de la Boulé des Cinq Cents et de l'Héliée et fait du *démos* un corps réellement souverain, n'en poursuit pas moins sur le plan de la politique extérieure la voie tracée par Cimon, en liant définitivement l'empire et la démocratie. Il est vrai qu'à propos de ce même Périclès, Thucydide, qui savait de quoi il parlait, dit que, de son temps, le régime de la cité était une démocratie de nom, mais une monarchie de fait (7). Maître en dernier ressort de toutes les décisions qui engageaient la vie de la cité, le *démos* s'en remettait à Périclès pour qu'il agisse au mieux de ses intérêts. Or si nous en croyons le témoignage de Plutarque, c'est alors et alors seulement que les « gens bien », ceux que la littérature politique de la fin du siècle appelle les *kaloï kagathoi*, s'organisèrent pour la première fois en un véritable parti.

De fait, il est permis de penser que, quelle qu'ait pu être l'autorité personnelle du grand stratège athénien, elle ne se maintenait que parce qu'elle allait dans le sens des intérêts du *démos*. C'est que le poids réel de celui-ci dans la détermination de la politique athénienne se faisait sentir de plus en plus concrètement. Dès lors la démocratie devenait une réalité, et il n'est pas étonnant que le mot fasse alors une apparition dans le vocabulaire politique grec (8).

Quelles sont les raisons qui poussent les *kaloï kagathoi* à remettre en cause le régime lui-même ? Les propos qu'Hérodote prête à Mégabyse (III, 81) apportent déjà un premier élément d'appréciation : le peuple est ignorant, il est sensible à la flatterie et se laisse entraîner par de mauvais chefs, il est inconstant ; on ne saurait donc lui confier le soin de prendre les décisions qui engagent la vie de la cité. Quelques années plus tard, l'auteur anonyme de la *République des Athéniens* reprend ces griefs en les complétant, mettant l'accent non seulement sur l'ignorance du *démos*, mais aussi sur l'inefficacité et la lenteur des institutions démocratiques, un argument qu'on retrouvera dans la littérature politique du IV^e siècle et qui prépare le développement des théories monarchistes. Mais du texte du Pseudo-Xénophon, il ressort aussi que les griefs de ceux qu'on appelle maintenant les oligarques opposent à la souveraineté du *démos* ne sont pas seulement dictés par des positions de principe, mais aussi par des raisons d'intérêt ; parce qu'elle est le gouvernement des pauvres, la démocratie ne peut qu'être hostile aux riches et ceux-ci doivent donc s'en défier. Là encore, le thème sera repris et développé au cours de la

(7) THUCYDIDE, II, 65, 9 ; cf PLUTARQUE, *Périclès*, 9, 1.

(8) Hérodote en ignore l'usage dans son fameux dialogue du livre III qui est pourtant la première expression qui nous soit parvenue d'une critique de la démocratie.

guerre du Péloponnèse quand le poids des dépenses militaires et les dévastations opérées par les armées lacédémoniennes cimenteront l'opposition des oligarques et d'une partie de la paysannerie athénienne. Mais on peut penser que déjà avant le déclenchement de la guerre, certains aspects de la politique impérialiste entraînaient des dépenses dont le poids reposait sur les riches. Le siège de Samos par exemple dut être une expédition fort coûteuse, et l'on peut supposer qu'elle suscita bien des mécontentements (*).

Enfin il est permis de poser une dernière question : tous les adversaires de la démocratie athénienne se sont plu à opposer à Périclès ses successeurs indignes. Or il est frappant qu'à ceux-ci on reproche leur mauvaise éducation (Eléon), leur activité « banausique » (Cléon, Hyperbobos, Cléophon). Ce ne peut être là un simple fait du hasard. Il est caractéristique qu'alors qu'au début du siècle, le *démos* élisait comme stratèges des hommes appartenant à l'aristocratie, seule réelle classe politique, dans la seconde moitié du V^e siècle, il désigne par ses suffrages des hommes, riches certes, mais sans lien avec l'aristocratie des *Genè*, des artisans, des hommes de la ville. Il y a là assurément un fait nouveau, qui tient à la fois au développement considérable de l'artisanat athénien au cours du V^e siècle, mais aussi au poids accru du *démos* urbain qui se dégage définitivement des vieux liens de clientèle à l'égard des *genè* aristocratiques, et choisit *parmi les siens*, ses dirigeants. Or il y avait là une situation intolérable pour les représentants de l'aristocratie traditionnelle, et ils ne se sont pas fait faute de la dénoncer. Mais alors ne peut-on penser que le mouvement avait déjà commencé du vivant de Périclès, la personnalité de celui-ci laissant dans l'ombre des hommes d'origine modeste dont cependant l'accès aux plus hautes magistratures paraissait intolérable à ceux qui jusqu'alors en avaient seuls le privilège ? C'est là une hypothèse, mais elle n'a rien d'invraisemblable. En tous cas une telle situation jointe à tous les autres griefs formulés tant dans les propos de Mégabyse que dans ceux du Pseudo-Xénophon explique qu'un parti oligarchique ait pu se constituer à Athènes au temps de Périclès, rassemblant ceux qui n'approuvaient pas le tour nouveau pris par le régime démocratique, et qui en était la conséquence même. Ce parti avait-il un programme dès ce moment là ? Il n'est pas facile de le prouver. En tout cas on peut penser que c'est à ce moment-là que l'on commence à élaborer la théorie de la *patrios politeia*, que furent peut-être rédigées ces pseudo-constitutions de Solon et de Dracon dont Aristote devait faire l'usage que l'on sait (**).

Le caractère principal en était que les thètes étaient exclus des délibérations publiques et des tribunaux, et que les fonctions publiques n'étaient pas rétribuées. Seuls pouvaient participer de plein droit à la vie politique ceux qui étaient à même de servir comme hoplites. A partir de ce point de départ, on devait par la suite élaborer des programmes plus précis qui verront le jour

(9) On ne sait pas à combien s'éleva le montant des dépenses occasionnées par le siège de Samos, mais quelques années plus tard le siège de Potidée coûta à la cité 2000 talents (THUCYDIDE, II, 70, 2).

(10) A l'exception toutefois de Platon qui n'est pas tendre pour le grand stratège athénien du Ve siècle et le blâme tout autant que les démagogues de la fin du siècle.

(11) Sur ce problème cf. E. RUSCHENBUSH, *Patrios Politeia, Theseus, Dracon, Solon und Kleisthenes in Publizistik und geschichtsschreibung des 5 and 4 Jahrhunderts v. chr.*, dans *Historia*, XII, 1958, pp. 398-424.

au moment des deux révolutions oligarchiques de la fin du siècle. Il est douteux que de tels programmes aient existé dès l'époque de Périclès. La guerre, en aggravant les antagonismes, en permettant aussi la confrontation avec d'autres modèles ⁽¹²⁾, allait permettre leur développement. Leur diversité aussi, car en poussant une partie de la paysannerie dans une attitude de plus en plus résolument hostile à la guerre ⁽¹³⁾, elle en faisait une alliée naturelle des oligarques. Et si certains d'entre eux demeuraient résolument hostiles à toute participation du *démós* à la vie politique, d'autres, dont le plus célèbre est Thérémène, comprenaient que pour se ménager cette alliée, il fallait lui laisser une part du pouvoir dans la cité. D'où l'apparition des programmes modérés qui s'efforceront sans succès de s'imposer en 411, puis en 404. Encore une fois, ces nuances n'existaient sans doute pas encore au temps de Périclès. Mais elles étaient en germe dans cette naissance d'un parti oligarchique à Athènes autour de Thucydide d'Alopékè.

Y eut-il dès ce moment-là, en face de ce parti oligarchique, un parti se réclamant de la démocratie ? Il est difficile de répondre sur ce point de façon affirmative. Mais le dialogue d'Hérodote contient déjà les éléments d'une doctrine de la souveraineté du *démós* qui se retrouve, développée, dans l'oraison funèbre de Périclès (*Thucydide*, II, 38 et ss) et dont le pamphlet du Pseudo-Xénophon est comme la parodie. Cette doctrine, on en retrouve l'écho dans les propos que Thucydide prête aux soldats athéniens de Samos en 411 (VIII, 76). Elle repose essentiellement sur deux principes : la loi de la majorité, et la possibilité pour tous, si modeste soit leur origine, de participer à la vie politique et de décider des affaires de la cité.

Mais l'existence d'une doctrine démocratique qui a dû s'élaborer pour répondre aux critiques des adversaires du régime dont elle prend exactement le contrepied n'implique pas nécessairement l'existence d'un parti démocratique ; tout au plus y avait-il des hommes qui face à ces attaques qui se multipliaient, s'affirmaient prêts à justifier le régime et à le défendre. Et c'est seulement au cours de la guerre qu'ils en viendront à se concerter, singulièrement à partir du moment où les oligarques passeront à l'action. Jusque-là en effet, leur fidélité au régime ne leur interdisait pas des prises de position divergentes sur des questions politiques, singulièrement, en matière de politique extérieure, sur l'attitude à adopter à l'égard des alliés. Si le *démós* dans sa grande majorité était favorable à l'*archè* exercée par Athènes en mer Egée, il y avait parmi les dirigeants de la démocratie des hommes qui sans remettre en cause la légitimité de cette *archè*, aurait souhaité qu'elle s'exerçât de façon plus juste. Tel était aussi l'avis de Thucydide qui à plusieurs reprises prête à ces hommes des propos allant dans ce sens. ⁽¹⁴⁾ La guerre cependant allait durcir les positions, lier plus étroitement le maintien du régime à celui de l'empire, et rejeter les modérés du côté des oligarques. Dès lors, il existe un parti démocratique, dont les

(12) cf. A.D. LARSEN, *The Boeotian Confederacy and fifth century Oligarchic Theory*, dans TAPA, LXXXVI, 1955, pp. 40-50.

(13) Du fait de l'abandon des campagnes préconisées par Périclès au début de la guerre puis des dévastations, opérées par les armées lacédémoniennes en territoire athénien. Sur ce point les comédies d'Aristophane apportent de précieuses indications.

(14) cf. en particulier, le discours de Diodotos en III, 42 et sqq.

chefs s'appellent Androclès, Thrasybule, Thrasylos, Cléophon, qui rassemblent autour d'eux la masse du *démos* urbain, et tous ceux dont les intérêts sont liés au maintien de l'empire. Ce sont ces hommes qui en 411 préparent le soulèvement des soldats à Samos, et condamnent ainsi la révolution oligarchique à l'échec. Ce sont ces hommes qui dirigent la cité entre 409 et 404, qui font adopter par l'assemblée le redoutable décret de Demophantos contre quiconque tenterait de renverser de nouveau le régime ⁽¹⁵⁾, qui s'appuient résolument sur les pauvres auxquels ils font verser la diobélie, qui n'hésitent pas enfin à émanciper des esclaves pour les faire servir sur la flotte et assurer la victoire des Arginuses. Allaient-ils jusqu'à souhaiter comme le prétend Thérarmène (*Helléniques*, II, 3,48) que participent à la *politeia* « les misérables prêts à vendre la cité pour une drachme et les esclaves » ? C'est sans doute aller un peu loin, et il n'y a en particulier nulle trace dans ce parti démocratique d'une quelconque pensée anti-esclavagiste. On s'est même souvent plu à insister sur le conformisme des chefs démocrates, qui en 403, après la restauration du régime, refusèrent d'accorder le droit de cité aux métèques qui avaient combattu aux côtés des gens de Phylé, et quelques années plus tard condamnèrent Socrate pour non-conformisme. Il faudrait cependant ne pas oublier que l'amnistie et la réconciliation négociées par l'intermédiaire de Pausanias entre gens du Pirée et gens de la ville avaient en fait permis à ces derniers de se maintenir à la tête de la cité. Il n'est pas exclu qu'à part Thrasybule, qui faisait un peu figure de héros national, les chefs démocrates aient été éliminés, du moins les plus avancés d'entre eux, au bénéfice de ces modérés qui désormais ne songeront plus à remettre en cause le régime dont ils chercheront seulement à contrôler le fonctionnement ⁽¹⁶⁾. Ils y seront aidés par le désintérêt croissant du *démos* pour la vie politique qui caractérise le IV^e siècle. Mais c'est là un autre problème.

La seconde moitié du V^e siècle apparaît ainsi comme le moment essentiel dans la formation des partis politiques à Athènes. Moment qui sera bref, mais qui est à l'origine de la naissance de la science politique.

CL. MOSSE.

(15) ANDOCIDE, *Mystères*, 96-98.

(16) On sait qu'Anytos qu'Aristote présente comme un modéré (*Athénien Politeia*, XXXIV, 3) est l'un des dirigeants d'Athènes après 403 et sera l'un des accusateurs de Socrate. Les propos que Xénophon prête à Thrasybule dans le discours qu'il prononça devant l'assemblée après la réconciliation indiquent bien que la démocratie restaurée serait modérée : « Je vous demande, vous mes amis, de ne rien transgresser au serment qui vous lie, mais de montrer, à côté de vos autres vertus, votre respect de la foi jurée et votre piété ». Et Xénophon conclut : « après ces paroles et d'autres du même genre, et la recommandation d'éviter toute agitation révolutionnaire et d'appliquer au contraire l'ancienne constitution, il congédia l'assemblée » (*Helléniques*, II, 4, 42). Thrasybule devait d'ailleurs lui aussi être écarté.